

NOTICE

SUR LES

ALMORAVIDES ET LES ALMOHADES

D'APRÈS LES HISTORIENS ARABES.

(Suite. Voir les n^{os} 69 71 et 76.)

CHAPITRE IV

Tachefin est contraint de se réfugier à Oran. — Sa défaite et sa mort près de cette ville. — Prise de Tlemcen et de Maroc. — Chute de la puissance Almoravide. — Abd-el-Moumen souverain du Mag'reb. — Soumission de toutes les tribus à sa puissance. — Evénements d'Espagne. — Soumission de cette contrée à Abd-el-Moumen.

Tachefin prenant les rênes du pouvoir dans des circonstances si malheureuses, vit sa position s'aggraver encore par la défection d'une partie des chefs des Messoufa, car la division s'était mise entre eux et les Lemtouna, ainsi qu'il arrive toujours dans une armée qui n'est plus victorieuse. Ces chefs, parmi lesquels se trouvait le gouverneur de Tlemcen, vinrent rejoindre Abd-el-Moumen, en entraînant avec eux le plus grand nombre des leurs.

Cependant le chef des Almohades qui avait tranquillement continué sa marche victorieuse jusqu'au rivage de la mer, vint mettre le siège devant Ceuta (Sebta), ville que le cadi Aïadi défendit avec le plus grand courage et avec assez de bonheur pour repousser l'ennemi.

De là Abd-el-Moumen alla faire la conquête du pays des R'iatha et des Batouia (1) ; puis il vint camper dans la vallée de la Moulouia, dont il enleva toutes les places fortes. Une démonstration, faite contre les Zenata, lui valut ensuite la soumission des tribus du Mediouna (2). Mohammed-ben-Yahia, gouverneur de Tlemcen, accouru en toute hâte, à la tête d'une armée almoravide, pour protéger ce pays, fut mis en déroute par les généraux d'Abd-el-Moumen. Ayant lui-même péri dans l'action, ses

(1) Ces tribus étaient cantonnées dans les montagnes de l'Est du Rif marocain.

(2) Montagnes au Sud d'Oudjda.

soldats rentrèrent en désordre à Tlemcen, et Tachefin nomma pour le remplacer dans cette ville, Abou Bekeur ben Mez-dali.

Tandis qu'Abd el Moumen poussait ses opérations dans le Rif, il reçut la visite des chefs des beni Oumannou, venus pour faire acte de soumission envers lui et lui demander son aide pour repousser les beni Abd el Ouad (1) et Iloumi, adhérents des Almoravides, qui se disposaient à les attaquer. Le chef des Almohades leur adjoignit le corps de troupes venant de Batouia, commandé par les généraux Jar'mor et Ibn Ouanoudin, et, avec ce puissant renfort, ils commencèrent la guerre contre leurs adversaires. Mais les Almoravides, sous la conduite de Zobertir, général de la milice chrétienne (2), se portèrent contre ces ennemis de leurs alliés, et vinrent camper à Mendas, point de ralliement où les rejoignirent bientôt les beni Iloumi et Abd el Ouad commandés par leur chef Hammama ben Math'ar, ainsi que les beni Ourcifan, Iznacen et Toudjin. Toutes les forces dont ces tribus pouvaient disposer étant réunies, les Lemtouna se mirent à leur tête, attaquèrent vigoureusement les beni Oumannou et les mirent en déroute complète, après en avoir tué un grand nombre, ainsi qu'un de leurs chefs. Tout leur butin tomba aux mains des Almoravides et de leurs alliés.

Après cette défaite, les Almohades avec Ibn Ouanoudin se réfugièrent dans les montagnes de Sirat, s'y retranchèrent, et de là, appelèrent à leur secours Abd el Moumen. Celui-ci se porta en toute hâte vers l'endroit menacé, puis, après avoir mis en déroute l'armée des Lemtouna et des Zenata qui bloquait ses troupes, il revint vers Tlemcen, et prit position au-dessus de la ville, au lieu dit *Sakherateïn* (les deux rochers), montagne des

(1) Cette tribu, d'origine zénatienne, venue du désert, devait plus tard fonder à Tlemcen l'empire des Abd el Ouadites. Quant aux beni Oumannou, ils avaient eu, jusque-là, la prépondérance dans le pays occupé maintenant par la province d'Oran.

(2) Ali ben Youçof, qui aimait les chrétiens, en avait attiré à sa cour un certain nombre et avait pris à son service une milice chrétienne que son fils conserva. (Maroc, par l'abbé Léon Godard). Nous verrons sous les Almohades, les troupes chrétiennes jouer un grand rôle.

beni Ournid (1), tandis que Tachefin, chef des Almoravides, s'établissait sur les bords du Stâf-Sif (Saf-Saf).

Pendant que les deux armées étaient ainsi en présence, celle des Almoravides reçut un puissant renfort de troupes sanhâdjennes, envoyées par Yahia ben Aziz, roi de Bougie et allié de Tachefin. Ce secours si favorable dans la circonstance critique où se trouvaient les Almoravides, dut relever leur courage et peut-être faire renaître en eux l'espoir d'écraser la secte rivale; mais cette lueur d'espérance ne put être de longue durée: la chute de la dynastie fondée par Youçof ben-Tachefin était résolue, et tous les efforts de ses partisans ne devaient servir qu'à la précipiter.

Le général qui commandait les troupes envoyées de Bougie, nommé Tahar ben-Kelab, après avoir opéré sa jonction à l'armée de Tachefin, alla reconnaître celle des Almohades. Il rentra au camp, ne rapportant que des paroles de mépris pour les sauvages montagnards qu'il avait vus, et, plein de présomption, sollicita du chef des Almoravides, la permission de les combattre seul, assurant qu'il allait les tailler en pièces et ramener Abd el-Moumen prisonnier. Fatigué de ces bravades, Tachefin, laissa ce corps d'auxiliaires marcher seul au combat. Mais les Almohades prévenus de leur attaque, vinrent à leur rencontre et les mirent en déroute complète; il ne revint pas un bougiote au camp, ceux qui avaient pu échapper au désastre, ayant pris directement la route de Bougie.

Sur ces entrefaites, un corps assez considérable de troupes almoravides, commandé par Zobertir, qui revenait chargé de butin d'une expédition dans les beni Snous (2), fut attaqué et défait par les Almohades. Le cadavre de Zobertir, tué dans l'action, fut mis en croix sur l'ordre d'Abd el-Moumen. Enfin, un autre détachement que Tachefin avait envoyé dans le pays des Beni Ouamannou, fut détruit par ces indigènes. Les Almohades,

(1) Les beni Ournid sont, encore de nos jours, cantonnés dans la même localité.

(2) Cette tribu, de même que celle des Beni Ournid n'a pas changé de localité; elle occupe maintenant encore les riches vallées qui se trouvent entre la forteresse française de Sebdou et le Maroc.

vainqueurs sur toute la ligne, firent encore subir des pertes sérieuses aux débris de l'armée de Yahia ben el-Aziz, qui rentraient à Bougie.

Tachefin dut alors se renfermer dans Tlemcen, où ses ennemis ne tardèrent pas à venir l'assiéger. De nombreux assauts furent livrés à la ville, qui résista avec courage aux efforts des assaillants. Cependant Tachefin se voyant bloqué de toute part, jugea qu'il ne pourrait conserver longtemps cette position; renonçant donc à une lutte qui lui avait été si funeste, il envoya à Maroc son fils Ibrahim, en le désignant pour son successeur, 539 (1144-45); puis il partit lui-même pour Oran. De cette ville, il appela son amiral Mohammed ben Mimoun, qui se trouvait à Almería avec la flotte, et lui amena, un mois après, six navires qu'il fit mouiller à peu de distance du camp. Tachefin profita alors du répit que lui laissaient ses ennemis, pour se retrancher et se fortifier, car il pensait les voir avant peu venir l'attaquer, et il voulait leur opposer une résistance sérieuse.

Quant à Abd el-Moumen, après le départ de Tachefin, qu'il n'inquiéta nullement dans sa fuite, il s'occupa de la réduction des tribus qui tenaient pour ce dernier. Ayant envahi le territoire des beni Iloumi, Abd el-Ouad, Ourcifen, Toudjin et autres tribus dévouées aux Almoravides, il les combattit jusqu'à ce qu'il eut obtenu d'eux une entière soumission. Certain ainsi de ne pas être inquiété sur ses derrières, et de ne pas perdre en s'éloignant ses récentes conquêtes, il marcha sur Oran à la tête d'une armée que les chroniques portent à plus de cent mille hommes.

En vain le chef des Almoravides avait essayé, par une abdication tardive, d'échapper au trépas, en vain il avait multiplié ses retranchements dans l'espoir de repousser ses ennemis. Ces derniers, arrivés par masses sous les murs de la ville, n'ont pas assez de leur nombre pour vaincre, et appellent la ruse à leur aide: ils pénétrèrent par surprise dans le camp, y portèrent le désordre, et Tachefin voyant ses troupes en déroute, doit bientôt prendre la fuite lui-même. Il se réfugia dans un petit fort ou *Rabta*, situé sur le bord de la mer, mais les Almohades l'y suivent et environnent la redoute. Le malheureux prince, se voyant perdu, se décide alors à tenter un dernier

effort pour sauver sa vie : la nuit venue, il sort sans bruit du *Rabta*, monte à cheval en prenant en croupe sa femme favorite, Aziza, et s'enfuit en suivant les collines qui longent le bord de la mer. Mais c'était en vain qu'il voulait disputer sa vie à la mort; poursuivi encore par ses ennemis, et sur le point d'être atteint il se jeta avec son cheval dans un précipice escarpé où il trouva le trépas, 540 (1146). Le lendemain, les Almohades étant venus relever les cadavres, décapitèrent celui de l'infortuné kalife, dont la tête fut envoyée à Tinmelel, en même temps que la nouvelle de la victoire.

Après la mort de Tachefin, les débris de l'armée almoravide, privés de leur chef se réfugièrent sous les murs d'Oran; mais, manquant d'eau et de vivres, ils durent se rendre à discrétion, après trois jours de blocus. Quelques fuyards seulement, qui purent échapper, vinrent porter à Tlemcen la nouvelle du désastre de l'armée et de la mort de son chef. Abd el-Moumen ne tarda pas à arriver à leur suite, et s'empara du faubourg de la ville, Tagraret, dont il passa tous les habitants au fil de l'épée. La prise de Tlemcen suivit de près ce succès.

Par extraordinaire, il usa de clémence envers les vaincus, et, après avoir séjourné sept mois dans cet ancien boulevard de la puissance almoravide, et avoir reçu l'hommage de Sidjilmassa et des contrées qui en dépendaient, il laissa un gouverneur à Tlemcen et partit vers l'Ouest, pour combattre les derniers partisans des successeurs de Youçof ben Tachefin, réduits maintenant à la possession de la capitale et de son territoire.

Il vint d'abord attaquer Fès, où s'étaient réfugiés les restes des défenseurs de Tlemcen, sous la conduite de Yahia es-Sah'araoui; puis, ayant laissé un certain nombre de troupes continuer le siège, il se porta sur Mequinès, dont il fit l'investissement. Il y était déjà depuis quelque temps, lorsqu'il apprit la chute de Fès, tombé aux mains de ses soldats par la trahison du gouverneur de la ville qui en avait, de nuit, ouvert les portes aux Almohades. Surpris à l'improviste, les Almoravides avaient été en grande partie massacrés; Yahia es-Saharaoui, leur chef, avait pu cependant échapper par la fuite, et s'était réfugié auprès d'Ibn Ranïa, à Maïorque.

Laissant alors à son lieutenant Yahïa ibn-Yar'mor, le soin de presser le siège de Mequinès, il revint à Fès où il établit un représentant de son autorité; puis il se mit en marche sur Maroc, autrefois la florissante capitale des Almoravides, et maintenant leur dernier rempart. Le descendant de Tachefin y régnait encore sur une population nombreuse, toute dévouée à son autorité; de solides remparts gardés par une armée imposante, défendaient la ville, enfin tout devait faire présager une lutte acharnée et un siège difficile, car c'était là le lieu où ce grand duel allait se terminer.

Avant de partir pour Maroc, le chef des Almohades, qui observait toujours l'excellente tactique de mettre ses ennemis dans l'impossibilité de s'aider mutuellement, envoya son lieutenant Abou Hafs, réprimer une révolte des Berg'ouâta, sans cesse portés à la sédition; puis il se rendit lui-même à Ceuta et reçut la soumission des gens de cette localité. Après leur avoir laissé pour gouverneur Youçof ben Makhlouf, il se dirigea à la tête de forces considérables sur Maroc.

Ce fut en 541 (1146-7) qu'il arriva sous les murs de cette ville, où le rejoignit son général Abou Hafs, ramenant ses troupes, après avoir rempli la mission qui lui avait été confiée. Le siège commença alors par le massacre d'un grand nombre de Lamta, partisans des Almoravides, qui étaient venus se réfugier avec leurs troupeaux, sous les murs de la ville. Les assiégeants firent le plus grand carnage de ces nomades, et s'emparèrent des femmes et du butin.

Ainsi que nous l'avons dit, la ville de Maroc était très-bien défendue par les fortifications qu'Ali ben Youçof avait fait construire quelques années auparavant. Tous les débris des armées almoravides, toutes les personnes qui tenaient encore à cette dynastie, s'y étaient réfugiés, bien décidés à repousser leurs ennemis ou à s'ensevelir sous les ruines de la cité. A leur tête était un enfant, Is'hak' ben-Ali ben-Youçof, qui avait remplacé son neveu Ibrahim, mort peu de temps après avoir été envoyé à Maroc par son père Tachefin. De vieux conseillers dirigeaient le jeune souverain dans l'exercice du pouvoir, et conduisaient la défense de la place.

Abd el-Moumen, grâce à la grande quantité de troupes dont il disposait, commença par investir la ville et intercepter toute communication extérieure, tandis que les catapultes et autres machines de guerre battaient les remparts. Pendant de longs mois, le siège suivit son cours régulier, mais les assiégés, ne manquant pas de ressources, réparaient le lendemain ce que les assiégeants avaient démoli la veille, de sorte que l'avantage ne se prononçait ni pour l'un ni pour l'autre parti. Le chef des Almohades avait établi son quartier-général à l'occident de la ville, et fait bâtir de nombreuses constructions pour loger son armée; une mosquée avait été édiflée pour le camp, et une tour très-haute, construite sur un point culminant, servait d'observatoire au prince. Ainsi, une véritable ville s'était élevée à côté de celle qu'on assiégeait, et devait prouver à ses défenseurs l'intention bien arrêtée des assaillants de s'en emparer. Cependant le siège avançait peu, et cette situation aurait pu se perpétuer longtemps, si un puissant auxiliaire, la famine, n'était venu augmenter les forces des Almohades. Abd el-Moumen, en effet, faisant garder toutes les issues, l'effet de ce blocus finit par se faire sentir: les vivres s'épuisèrent et peu à peu les assiégés eurent à supporter les horribles privations de la famine. L'événement alors ne pouvait plus être douteux.

Après onze mois de siège, les Almoravides, décimés par la famine et à bout de forces, résolurent de se soustraire par un dernier et suprême effort, à cette triste situation. Une grande sortie ayant donc été résolue, les assiégés se précipitèrent à l'improviste sur le camp de leurs ennemis, renversèrent dans leur choc une partie des murailles qui l'entouraient, et pénétrèrent jusqu'au cœur de leurs établissements. Croyant tenir la victoire, ils commençaient déjà le pillage, au lieu de profiter de la terreur que leur attaque imprévue avait jetée partout, pour assurer le succès, lorsqu'Abd el-Moumen, qui avait eu le temps de faire mettre en ligne une troupe de réserve, lui donna du haut de son observatoire, l'ordre de charger sur les derrières des assaillants, qui se trouvèrent tout-à-coup séparés de la ville. Les gens du camp, à la vue du renfort qui venait les secourir, re-

prirent courage, et les Almoravides, enveloppés par leurs ennemis, furent bientôt enfoncés et mis en déroute. Les assiégeants en firent le plus grand carnage, et ceux qui purent échapper, pris d'une terreur panique, se ruèrent ensemble vers la ville, et s'écrasèrent mutuellement, en se poussant contre la porte, tandis que les Almohades les chargeaient encore par derrière.

Cette dernière défaite décida de l'issue du siège (1). Un des chefs de la ville et des conseillers du roi, Abd Allah Ibn Abou Bekeur, voyant toute résistance impossible, vint au camp d'Abd el-Moumen, solliciter aide et protection pour lui et sa famille. Ce lâche transfuge n'obtint la vie sauve qu'en désignant aux assiégeants les parties faibles des fortifications. Les machines, portées sur des tours, continuèrent leur œuvre de destruction sur la ville, en l'accablant d'une pluie de boulets de pierre, tandis que la famine décimait la population. Plus de cent mille individus avaient déjà péri; les cadavres, restés sur place, remplissaient l'air d'émanations pestilentielles, et les malheureux assiégés, réduits à se nourrir de la chair des morts, étaient arrivés à la dernière extrémité.

Enfin, au mois de choual 541 (avril 1147), un corps de chrétiens andalous, servant dans la cavalerie almoravide, ne pouvant plus supporter les privations de ce long siège, ouvrit une des portes de la ville, sous la condition d'avoir la vie sauve (2). Ce fut par la porte d'Ar'mat que les Almohades firent irruption dans la ville. Sans tenir compte du courage et des souffrances des assiégés, les vainqueurs se répandirent dans la ville et firent le plus horrible massacre des habitants: tout ce qui portait le nom d'Almoravide fut passé au fil de l'épée. L'émir Ish'ack, qui s'était réfugié dans la citadelle avec les gens de sa maison et quelques chefs dévoués, en fut bientôt arraché et traîné devant

(1) Selon Ibn Khaldoun, les assiégeants entrèrent le jour même dans la ville, à la suite des fuyards de la sortie. La version que nous reproduisons est celle d'Ibn el-Athir, qui paraît plus véridique. (Voy. tom II, Append. V.)

(2) Il est peu surprenant que les historiens musulmans aient rendu les chrétiens responsables de ce fait; leur impartialité à cet égard est connue. Ce qui est certain, c'est que la ville ne pouvait plus tenir, le siège étant arrivé à son terme.

le vainqueur. Abd el-Moumen ordonna froidement le supplice du roi et de ses adhérents, et présida lui-même à l'exécution ; en vain l'enfant, que le destin fit dernier souverain des Almoravides, supplie en pleurant son heureux adversaire de lui accorder la vie : le chef des Almohades resta inflexible, et la tête du vaincu roula sur celle de ses derniers partisans.

Pendant sept jours, la ville fut livrée aux fureurs de la soldatesque ; enfin, lorsqu'on fut las de tuer, Abd el-Moumen ordonna de cesser le pillage, et proclama une amnistie pour les habitants qui restaient encore, la plupart artisans inoffensifs qui n'avaient échappé à la mort qu'en se tenant cachés.

Avec Maroc tomba pour toujours la puissance almoravide, car les pays voisins, qui tenaient encore pour cette dynastie, s'empressèrent de faire leur soumission au vainqueur. Ainsi finit le puissant empire fondé avec une si merveilleuse rapidité par Youçof ben-Tachefin, pas même un siècle auparavant, empire qui réunissait sous un même sceptre l'Espagne musulmane, les deux Magreb et le Sahara. Quarante ans après la mort de son fondateur, ce vaste royaume tombait sous les coups d'un autre conquérant, et cet héritage, légué par Tachefin à ses descendants, allait être recueilli par une autre dynastie, qui devait être tout aussi éphémère : éternelle leçon donnée par l'histoire à ceux qui, pour assouvir leur ambition personnelle, érigent la force en droit et se servent du meurtre comme moyen ! Exemple frappant de la fragilité des empires dont les chefs ne règnent que par la tyrannie et ne s'appuient que sur le nombre de leurs soldats.

Le nom Almoravide, rayé pour un moment de l'histoire, devait cependant reparaitre encore, pour causer de graves embarras aux Almohades, et jeter quelques lueurs funèbres, avant d'être pour toujours plongé dans l'oubli. Ce n'est en effet que par les excès et les dévastations des Ibn-R'anïa en Afrique, que ce souvenir doit être rappelé.

Cependant Abd-el-Moumen, ayant choisi Maroc comme capitale de son empire, commença par faire enlever les morts et débarrasser les ruines dont la ville était encombrée (les auteurs portent à 70,000 le nombre de personnes massacrées pendant le

sac de Maroc). Un des premiers actes de son autorité fut aussi de démolir la mosquée construite par Youçof ben Tachefin. Il remplaça cet édifice par une autre mosquée, qu'il fit construire dans la citadelle, sur des proportions grandioses, et s'efforça, tout en détruisant le souvenir de ses prédécesseurs, de rendre à sa capitale l'éclat qu'elle avait du temps de leur puissance. Ainsi, le résultat de longues années de guerres acharnées, qui avaient coûté la vie à des milliers d'hommes, et couvert le nord-ouest de l'Afrique de ruines, se réduisit à un changement de souverain, et au remplacement de quelques édifices publics.

Le kalife almohade exerçait depuis peu de temps son pouvoir, lorsqu'un événement imprévu mit de nouveau en péril une tranquillité si chèrement achetée : un agitateur, natif de Salé, nommé Mohammed Ibn Abd-Allah Ibn Houd, qui se faisait appeler « El-Hâdi » (le directeur), jaloux de la gloire des Jacin et des Toumert, parvint à soulever la province de Derâa. Bientôt, les gens de Sidjilmassa, les tribus de Dokkala, Regraga, Temesna et Houara, vinrent se grouper sous son étendard, et de là, envoyèrent des semences de ferment dans tout le Magreb. Il était urgent d'étouffer cette révolte, avant qu'elle prît de plus grandes proportions. Abd el-Moumen envoya donc un corps de troupes contre les dissidents, mais son armée ayant été vaincue dut rentrer au plus vite à Maroc. Il se décida alors à marcher en personne contre les rebelles, et, tandis qu'il préparait son expédition, avec sa prudence ordinaire, il envoya un certain nombre de troupes commandées par son lieutenant Abou Hafs, à Massa (1), pour contenir les ennemis. Ceux-ci, au nombre de 70,000 fantassins, vinrent bravement sous la conduite de leur prophète, à la rencontre des Almohades. La bataille fut livrée dans le mois de Hedja 541 (mai 1147), mais, cette fois encore, la discipline triompha du grand nombre : les rebelles non aguerris et mal armés, furent taillés en pièces, et leur chef Mohammed périt dans l'action.

Le cheikh Abou Hafs, après avoir rendu compte à son maître de cette victoire inattendue, revint prendre quelques jours de repos

(1) Rivière au sud du Sous.

à Maroc, puis il marcha contre les populations du Deren (Atlas), qui s'étaient prononcées pour l'agitateur. Il châtia si rudement les habitants de ces montagnes qu'il les força bientôt à la soumission; il réduisit ensuite les Heskoura, et de là se porta à Sidjilmassa qui ne lui résista pas davantage.

Abd el-Moumen encouragé par le succès de son général l'envoya alors entreprendre une troisième expédition contre les Berg'ouata, mais cette fois, le sort des armes ne lui fut pas favorable : la campagne, après avoir traîné en longueur avec des chances diverses, finit par la déroute complète des troupes Almohades. Ce revers porta une grande atteinte à la puissance d'Abd el-Moumen, car la révolte se répandit aussitôt dans le Mag'reb, et les habitants de Ceuta ayant massacré leur gouverneur et les Almohades qui étaient avec lui, se déclarèrent indépendants. Un chef des révoltés, le cadî Aïad', que nous avons déjà vu défendre la place contre Abd el-Moumen, se rendit auprès d'Ibn R'anïa, le sultan almoravide de Maïorque et fit acte de soumission envers lui, au nom des siens. Ibn R'anïa envoya comme gouverneur à Ceuta, Ibn Sah'araoui, le même chef, qui ayant échappé aux Almohades après la chute de Fez, s'était réfugié à Maiorque.

A peine arrivé au Mag'reb Ibn Sah'araoui se porta chez les Berg'ouata pour les soutenir. Les Dokkala se joignirent à lui et bientôt leur exemple fut suivi par un grand nombre de tribus impatientes de secouer le joug des Almohades.

La situation devenait critique, il fallait agir au plus vite. Abd el-Moumen se mit donc à la tête de ses troupes et sortit, en 542 (1147-48), de sa capitale, pour combattre les rebelles. Il réussit pleinement dans son entreprise, car, de même que pour Ben Tachefin, la victoire semblait s'attacher à ses pas. Dans une campagne de six mois, il sut réduire successivement toutes les tribus révoltées, les sépara de leurs alliés de Ceuta et les força à la soumission. Etant alors rentré à Maroc, il se disposait à faire prompt justice des dissidents de Ceuta, lorsqu'il reçut de leur part des ouvertures de paix; cédant aux sollicitations de plusieurs chefs influents de la tribu, il leur accorda le pardon; les fortifications de la ville furent seulement rasées, mais les habitants eurent la vie sauve.

Par ces victoires bien opportunes, la paix fut enfin assurée dans le Mag'reb, qui fut entièrement soumis aux Almohades. Tranquille à l'intérieur, Abd el-Moumen put alors s'occuper d'une façon sérieuse de l'Espagne, où de graves événements venaient de s'accomplir. Déjà, quelque temps auparavant, malgré ses embarras dans le Mag'reb, il avait envoyé des troupes dans la Péninsule, mais, ne pouvant suivre les opérations, les succès obtenus, loin d'être décisifs, étaient compromis par la conduite imprudente de ses généraux.

Il est donc nécessaire de remonter un peu en arrière pour suivre la chaîne des événements : Pendant les luttes entre les deux dynasties et à mesure que la puissance almoravide, en perdant chaque jour du terrain, s'avancait vers sa ruine, les chefs qui dépendaient d'elle dans la Péninsule, après s'être d'abord affranchis de toute autorité, avaient ensuite fait la guerre à leurs voisins. Comme à l'avènement de Ben Tachefin, chaque principule s'était mis à faire de la politique pour son compte, au grand détriment de l'action générale. Enfin, quelques chefs voyant l'ancienne dynastie perdue, s'étaient déjà déclarés pour la nouvelle. Quant aux populations, toujours victimes de l'ambition de leurs princes, elles tournaient les yeux vers l'avenir, prêtes à se soumettre à celui qui leur offrirait enfin un peu de tranquillité. A l'est, Ibn Ranïa, souverain de Maïorque, dont l'influence s'étendait sur plusieurs villes du continent, soutenait encore le prestige du nom Almoravide.

De leur côté, les chrétiens, ayant pour chefs Alphonse II, roi d'Aragon, à l'est, et le roi de Portugal à l'ouest, suivaient avec attention les événements, ne négligeant aucune occasion de profiter des dissensions intestines des musulmans pour les attaquer avec avantage.

On se rappelle qu'au moment où l'infortuné Tachefin se réfugia à Oran, son amiral Ali ben Meimoun était allé le rejoindre. Après la défaite et la mort de ce prince, Ali se rendit au camp d'Abd el-Moumen, alors sous les murs de Fès, et, lui ayant juré fidélité, il revint à Cadix, où il fit proclamer dans la grande mosquée la reconnaissance officielle de l'autorité Almohade. Plus tard, après la chute de Maroc, un des roitelets d'Espagne,

Ahmed ben Kaci (1), qui s'était vu dépouiller de ses états, dont la capitale était Mertola, par son voisin Seddraï ben Ouzir, roi de Badajoz, vint trouver le souverain almohade, lui fit sa soumission et l'engagea vivement à faire passer des troupes en Espagne, lui assurant que les populations de cette contrée n'attendaient que l'arrivée de ses étendards pour se déclarer pour lui.

Abd el-Moumen se rendant à ses assurances, lui confia un corps de troupes commandé par Berraz ben Mohammed, chef almoravide rallié, avec lequel il partit pour l'Espagne; puis le kalife envoya encore successivement deux armées, l'une sous la conduite de Mouça ben Saïd et l'autre sous celle d'Omar ben Salah.

Ces troupes enlevèrent d'abord Xerès où régnait Abou l'Ramer Azzoun; puis Niebla et Mertola. Elles s'emparèrent ensuite de la forteresse de Silves, et de là se portèrent du côté de Badajoz et de Bedja, centre des états de Seddraï ben Ouzir. Ce dernier n'évita la honte d'une défaite, que par sa prompte soumission aux Almohades. De là, les lieutenants d'Abd el-Moumen conduisirent leurs soldats sous les murs de Séville, dont ils commencèrent le siège. Ayant bientôt enlevé d'assaut cette place, ils se mirent à la poursuite des Almoravides, qui avaient pris, dans leur fuite, la route de Carmona, et en firent un grand carnage (châban 541, janvier 1147). Les habitants de Séville envoyèrent alors à Abd el-Moumen, à Maroc, une députation pour l'assurer de leur dévouement, et le prier de leur accorder aide et protection pour leurs personnes et leurs biens. Accueillis avec bonté par le souverain, les chefs de l'ambassade rapportèrent à leurs frères l'assurance de ses bonnes dispositions pour eux.

Cependant les troupes Almohades s'étaient établies dans les pays conquis, en attendant des renforts. Dans leur inaction forcée, elles ne tardèrent pas à faire lourdement supporter le poids de leur présence aux habitants, en les accablant de réquisitions et de vexations de toute sorte. Deux frères (2) du Mehdi,

(1) Ce prince est désigné dans les chroniques espagnoles sous le nom d'Aben-Cosaï.

(2) Le mot frères est peut-être entendu ici dans le sens de parents, cousins.

nommés Abd el-Aziz et Aïssa, donnèrent l'exemple des plus violents déportements, ne gardant aucun respect pour la vie et la propriété d'autrui. Ils allèrent même jusqu'à tendre un guet-apens à Youçof el-Batrougui, roi de Niébla, qui s'était franchement rallié à la cause Almohade. Mais ce chef ayant découvert leurs machinations, rentra dans sa capitale, en expulsa les étrangers, et renouvela un traité d'alliance avec les Almoravides qui tenaient encore en Espagne. Ibn K'aci, le premier chef soumis, se révolta alors à Silves, et son exemple fut suivi par Mohammed ben Ali à Badajoz, et par Ali ben Mimoun à Cadix. Seul, Abou-l'Ramer Azzoun resta fidèle à son nouveau drapeau.

Sur ces entrefaites Ibn R'anïa s'étant emparé d'Algésiras, cet événement fut suivi d'une nouvelle révolte à Ceuta contre la domination d'Abd el-Moumen.

Les Almohades établis à Séville, se trouvèrent ainsi isolés au milieu de leurs ennemis, et virent leurs communications coupées avec la capitale. Ce triste résultat, après un si brillant début, n'était dû qu'à leur conduite imprudente. Au demeurant, il fallait à tout prix sortir de cette impasse en s'ouvrant un chemin par les armes. En conséquence, les deux frères du Mehdi s'étant mis à la tête de leurs troupes, parvinrent, après quelques combats, à opérer leur jonction à Ibn Azzoun, et vinrent alors mettre le siège devant Algésiras dont le blocus ne fut pas long; après avoir enlevé d'assaut la ville et passé la garnison au fil de l'épée, ils traversèrent la mer pour se rendre à Maroc.

A l'annonce des événements d'Espagne, Abd el-Moumen, qui venait d'achever la pacification du Mag'reb, envoya une armée dans la Péninsule, sous les ordres de Youçof ben Sliman. Presqu'aussitôt la plupart des chefs qui ne s'étaient révoltés que comme protestation contre la tyrannie des chefs Almohades, vinrent successivement faire leur soumission au lieutenant d'Abd el-Moumen.

Tandis que ces dissensions occupaient une partie des forces musulmanes, Alphonse, roi d'Aragon, avait attaqué avec avantage Ibn R'anïa, l'avait rejeté dans Cordoue, puis, après lui avoir

ravagé ses états, lui avait enlevé Ubeda. De là, il s'était porté vers l'Ouest et avait arraché à la domination musulmane Lisbonne, Tordosa, Lerida, Sainte-Marie et quelques autres forteresses.

Ibn Rania qui avait certainement espéré pour lui seul l'empire de l'Espagne, se vit alors contraint, pour échapper à une perte certaine, de se jeter dans les bras des Almohades. Pour prix de leur alliance, ces derniers exigèrent la cession de Cordoue et Carmona contre Jaen, et comme Ibn Rania n'avait pas le choix, il accepta et se rendit dans cette ville. Le roi d'Aragon l'y suivit mais l'Almoravide, sur le point de tomber entre les mains de son ennemi, se débarrassa de lui par un stratagème, tel que la *bonne foi arabe* sait en inventer : il proposa au roi de lui remettre la ville, et l'engagea à se rendre secrètement chez lui pour régler les clauses de la capitulation ; mais Alphonse, devinant un piège, n'envoya au rendez-vous que quelques-uns de ses officiers. Bien lui en prit, car le perfide Almoravide fit prisonniers tous ceux qui étaient venus chez lui sous la foi de sa parole. Après cette trahison, qui lui enlevait ses meilleurs guerriers, le roi leva le siège. Libre enfin, Ibn Rania se rendit à Grenade auprès de Mimoun Ibn Yedder, pour l'engager à se rendre, mais la mort le surprit dans cette ville, 543 (1148-49).

Croyant alors enlever facilement Cordoue, le roi chrétien marcha sur cette ville, mais aussitôt le gouverneur almohade de Séville envoya contre lui une armée, qui, renforcée bientôt par un autre corps de troupes, venu du Mag'reb, obligea les chrétiens à lever le siège et à rentrer dans leurs cantonnements.

Ces dernières victoires achevèrent l'établissement de la puissance almohade, car les quelques chefs dissidents, n'ayant plus l'appui d'Ibn Rania, s'empressèrent d'offrir leur soumission à Abd el-Moumen. Ils vinrent même à Maroc où ils furent assez bien traités par le Kalife, qui reçut leur serment d'obéissance. Enfin, pour constater la soumission officielle de l'Espagne à son autorité, il se rendit en 545 (1150) à Salé; et y reçut les députations venues de tous les points de la Péninsule pour lui rendre hommage. Plusieurs chefs qui résistaient encore iso-

lément vinrent, entraînés par l'exemple, jurer fidélité au vainqueur. Seul, le promoteur du passage des Almohades en Espagne, Ibn Kaci, soutenu par le peuple de Silves, refusa de se soumettre.

E. MERCIER

Interprète judiciaire.
